

JOCRISSE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

PAROLES DE MM. CORMON ET TRIANON

MUSIQUE DE M. EUGÈNE GAUTIER

MISE EN SCÈNE DE M. MOCKER

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Impérial de l'OPÉRA-COMIQUE, le 10 janvier 1862.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1862

Tous droits réservés

Distribution de la pièce :

DUVAL.....	MM. LEMAIRE.
JOCRISSE.....	SAINTE-FOY.
MARIUS.....	PONCHARD.
BERNARD.....	DUVERNOY.
SOPHIE.....	M ^{mes} BALBI.
NICOLLE.....	CASIMIR.
NICETTE.....	TUAL.
COLIN.....	ROLLIN.



NOTA. LA MISÉ EN SCÈNE DE CET OUVRAGE EST RÉDIGÉE ET PUBLIÉE
SÉPARÉMENT PAR L. PALIANTI.

JOCRISSE

Le théâtre représente le cabinet de M. Duval. Une porte au fond, deux portes latérales, et une fenêtre au côté cour; une porte latérale, une fenêtre et une cheminée au côté jardin. Du même côté, un bureau surmonté de vases de porcelaine. Papier, plumes, écritoire. Une table, du côté opposé. Chaises. Une armoire à gauche de la porte du fond. Une cage entre la cheminée et la fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

DUVAL, NICOLLE, NICETTE, COLIN, puis JOCRISSE.

INTRODUCTION.

Au lever du rideau, Duval entre en bras de chemise et dans un violent accès de colère. Il est suivi par Nicolle, Nicette et Colin, tous les trois éplorés.

ENSEMBLE.

DUVAL.

Non, non, non!
Point de pardon.
Plus de Jocrisse
A mon service!
C'est chaque jour
Un nouveau tour.
Il faut enfin que ça finisse.
Point de pardon
Et débarrassez la maison!

NICOLLE, NICETTE ET COLIN.

Ah! soyez bon,
Monsieur, pardon!
Chez les Jocrisse
Pas de malice,
Aucun détour
Ni méchant tour.
Gardez-nous à votre service.
Ah! soyez bon,
Monsieur, écoutez la raison!

DUVAL.

Voyez si, seulement, monsieur Jocrisse est là
Pour m'habiller.

NICOLLE, NICETTE ET COLIN, courant chacun à une porte et appelant.
Holà! Jocrisse, holà!

DUVAL.

Mon habit, mon chapeau, rien de prêt, quel supplice!
(Appelant de toutes ses forces.)

Jocrisse!...

Et du diable s'il répondra...
Sous mes coups il faut qu'il périsse!

(Il se dirige vers le fond en courant. Jocrisse entre au même instant avec un paquet de hardes sur les bras et en courant aussi. Il se heurte avec son maître. Duval trébuche, tombe sur une chaise qui se brise, et Jocrisse laisse choir les habits. Stupeur générale.)

JOCRISSE.

JOCRISSE, à Duval.

Bien travaillé! cela vous apprendra
A courir comme un fou!

DUVAL, se levant avec l'aide des autres Jocrisse.

Coquin! maladroit! traître!

JOCRISSE.

C'est ma faute peut-être?

DUVAL, se frottant les reins.

Non, ce sera la mienne!

JOCRISSE, qui a ramassé les habits.

Hélas! aux yeux d'un maître

On n'a jamais raison,
Et c'est à moi de demander pardon!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DUVAL.

Non, non, non, non!
Point de pardon.
etc. etc.

LES JOCRISSE.

Ah! soyez bon,
Monsieur, pardon!...
etc., etc.,

Pendant cet ensemble, Duval a arraché avec colère ses habits des mains de
Jocrisse qui le suit en l'implorant.

DUVAL.

Mais, avant de prendre la porte,
Allons vite que l'on m'apporte
Sur un plateau mon déjeuner.

(Il rentre chez lui.)

LES JOCRISSE, se rapprochant sur une seule ligne.

Allons chercher son déjeuner;
Et, pour nous faire pardonner,
Cette fois tâchons de lui plaire.

On entend au dehors une marche de tambours à laquelle succède une
musique militaire.

LES JOCRISSE, prêtant l'oreille et marquant la mesure.

C'est une marche militaire.

SCÈNE II

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE, ouvrant la porte de sa chambre et paraissant.

C'est une marche militaire.

LES JOCRISSE, entre eux. — Parlé.

Les soldats! les soldats! courons voir! (Ils sortent en courant
par le fond.)

SOPHIE, entrant en scène. Elle chante sur la musique militaire qui
continue de se faire entendre au dehors.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Dans son habit nouveau,
Avec sa riche aigrette
Et sa double épaulette,
Ah! qu'il doit être beau!
Levant les yeux, peut-être
Il m'appelle tout bas!
Courons à la fenêtre...

Hélas!

Je n'ose pas!

SECOND COUPLET.

L'œil brillant de bonheur,
Et me cherchant d'avance,
Ah! sans doute il s'avance
La main contre son cœur.
Je crois le voir paraître
Fier et marchant au pas...
Courons à la fenêtre...

Hélas!...

Je n'ose pas!

Rentrent les quatre Jocrisse, l'aîné de la famille est en tête. Celui-ci a pris la canne de Duval et imite le tambour-major. Nicolle et Colin se sont fait des fusils avec un balai et un plumeau. Nicette tient un panier à salade qu'elle secoue comme un chapeau chinois. Sophie, qui, à leur aspect, s'était assise vivement auprès de la table, les regarde en riant.

LES JOCRISSE.

Ran tan plan! ran tan plan!
Dieu! quel beau régiment!

COLIN.

Ran tan plan!...

TOUS.

Ah! vraiment,
C'est charmant,
Dieu! quel beau régiment!

En ce moment, Duval sort de sa chambre tout habillé, mais sans perruque et tenant un panier de vin. A sa vue, les Jocrisse se sauvent à toutes jambes par le fond en laissant tomber les objets qu'ils ont dans les mains.

SCÈNE III

DUVAL, SOPHIE.

DUVAL, furieux.

Encore là!... et pas de déjeuner!... ah! c'est trop fort!

(Il dépose le panier de vin sur une chaise.)

SOPHIE, arrêtant Duval qui a ramassé sa canne et qui se dispose à poursuivre les Jocrisse.

Mon père, je vous en prie, calmez-vous.

DUVAL.

Ça regarde les soldats rentrer à la caserne pendant que

ma côtelette brûle... S'il n'y a pas de quoi les battre! Et ma perruque! où est ma perruque?

SOPHIE.

La voilà, mon père, voulez-vous que je vous aide à la mettre?

DUVAL, prenant la perruque des mains de Sophie et se l'ajustant lui-même.

On n'a pas idée de domestiques pareils, l'un donne à hue... l'autre à dia! de vrais hannetons! ce Jocrisse surtout! un hurluberlu qui ne peut toucher à rien sans que patatri... patatra! pouf!... (Il appuie le pouce de sa main droite sur le bout de son nez, et, avec le médium de la même main, il s'assure, comme avec un compas, que sa perruque n'empiète ni sur le front ni sur les tempes.) je les chasserai tous.

SOPHIE.

Vous dites ça, mais vous n'en ferez rien; sans quoi, il y a longtemps déjà qu'ils seraient partis.

DUVAL.

Ne veux-tu pas que je les mette sur le pavé, sans ressources? des imbéciles comme ça ne resteraient pas huit jours en condition, c'est ce qui me retient. Moi, d'abord, quand je dine, je n'aime pas à savoir qu'il y a des gens qui ne dinent pas, ça me coupe l'appétit.

SOPHIE.

Parce que vous êtes bon, cher petit père; parce que vous avez le cœur bien placé.

DUVAL.

Oui, oui, fais ta câline, mauvaise pièce... c'est aujourd'hui ton jour de naissance et tu voudrais danser, avoue-le.

SOPHIE.

Dame, mon père, puisque les médecins vous ont ordonné la distraction... et l'exercice.

DUVAL.

A moi?

SOPHIE.

Ils prétendent que vous êtes enclin à la mélancolie, aux humeurs noires; et quelques petites sauteriers joyeuses pourraient amener la guérison.

DUVAL.

Ma guérison et ton mariage, n'est-ce pas?

SOPHIE.

Ce n'est pas à cela que je pensais.

DUVAL.

Et à quoi pensent les jeunes filles de votre âge, s'il vous plaît, quand elles parlent de petites sauteriers, si ce n'est à sauter avec quelques jeunes godelureaux qui deviendront leurs maris un jour ou l'autre?

SOPHIE.

Oh! mon père, je vous jure...

DUVAL,

Enfin, c'est bon... vois-tu ce panier que j'ai monté de la cave ?...

SOPHIE,

Qu'est-ce qu'il y a donc d'écrit dessus ?...

DUVAL.

Une précaution que j'ai prise pour empêcher Jocrisse d'y toucher... Des liqueurs... du vin fin... pour rafraîchir nos invités... car ce soir tu danseras.

SOPHIE,

Quel bonheur!

DUVAL.

Tu danseras avec tes bonnes amies et peut-être aussi... avec lui.

SOPHIE.

Lui?... qui donc ?

DUVAL.

Tu sais bien de qui je veux parler, coquine. Si tu crois que je n'ai pas remarqué... qu'il te remarquait... et toi aussi, petite effrontée. Tout à l'heure encore je l'ai vu de ma fenêtre.

SOPHIE, à part.

A la tête de sa compagnie, sans doute.

DUVAL.

Il regardait amoureusement de notre côté.

SOPHIE, à part,

J'en étais bien sûre.

DUVAL.

Du reste, c'est un gentil jeune homme; il a une carrière qui me convient... sa famille est des plus honnêtes, et ce soir...

SOPHIE.

Et ce soir.

DUVAL.

Eh bien ! ce soir vous danserez ensemble, et plus tard... on verra.

DUO.

SOPHIE.

Petit père, petit père,
 Vous êtes vraiment
 Un homme charmant
 Quand pour me plaire
 Vous faites danser,
 Petit père, petit père,
 Venez vite m'embrasser !
 Venez vite, vite, vite,
 Ah ! venez vite m'embrasser.

JOCRISSE.

DUVAL.

Aimons à voir la jeunesse
 Profiter de ses beaux jours.
 C'est, pour nous, quand le jour baisse,
 Une dernière caresse
 Du joyeux temps des amours !

SOPHIE.

Ce soir avec nous, j'espère,
 Vous danserez?...

DUVAL.

Oui, ma chère,
 Et, malgré mes soixante ans,
 Défiant les plus fringants,
 Je prétends au menuet
 Faire admirer mon jarret,
 Tu verras
 Les beaux pas,
 Les jolis entre-chats
 Que fera
 Ton papa !

REPRISE ET ENSEMBLE.

SOPHIE.

Petit père, petit père,
 Vous êtes vraiment,
 Un homme charmant ! etc, etc.

DUVAL, l'imitant.

Petit père, petit père...
 On trouve à présent,
 Que je suis charmant !
 Quand pour lui plaire,
 Je donne à danser,
 La commère, la commère,
 Vient bien vite m'embrasser !
 Sonne mon déjeuner,

(Sophie va prendre une sonnette sur la table et sonne.)
 je veux en diligence,

Et m'y prenant d'avance,
 Faire dans le quartier mes invitations
 Et porter cet argent aux contributions.

(Il sort de son portefeuille un billet de banque et le met sur son bureau.)

SOPHIE.

De mon côté, surveillant toute chose,
 Pour notre bal ici tout se dispose.

DUVAL.

Fais préparer nos effets d'apparat.
 Moi, je mettrai mon habit chocolat.

SOPHIE.

Moi, je mettrai ma belle robe rose.

DUVAL.

Soit !

SCÈNE III.

9

SOPHIE.

Ou la verte!

DUVAL.

Encor!

SOPHIE.

Ferait meilleur effet. Non, la blanche, je crois,

DUVAL, l'attirant à lui en riant.

Mets-les toutes les trois!

SOPHIE.

Toutes les trois, quelle folie?

DUVAL.

Mais à paraitre bien jolie
Tu tiens donc beaucoup aujourd'hui?

SOPHIE.

Beaucoup pour vous.

DUVAL.

Un peu pour lui!

REPRISE ENSEMBLE.

SOPHIE.

Petit père, petit père,
Vous êtes vraiment
Un homme charmant!
Quand pour me plaire
Vous faites danser,
Petit père, petit père,
Venez vite, vite, vite
Ah! venez vite m'embrasser!

DUVAL.

Petit père, petit père!...
On trouve à présent
Que je suis charmant!
La commère!
Pour lui plaire,
Quand je donne à danser,
On vient bien vite m'embrasser.

AIR de danse.

Duval et Sophie se mettent à danser l'un en face de l'autre, puis ils se réunissent, et Duval prend le bras de sa fille.

DUVAL ET SOPHIE.

C'est l'instant.
Voici le moment.
Le bal commence,
Entrons en danse!
Et, d'un pas ferme et jovial,
Donnons du bal
Le gai signal.

Ils se séparent de nouveau et se saluent profondément. Fin du duo.

Nicolle et Nicette paraissent à la porte du fond.)

SOPHIE, rentrant chez elle.

Nicolle, Nicette, suivez-moi, j'ai des ordres à vous donner. (Elle sort suivie par Nicolle et Nicette.)

DUVAL, se récriant.

Suivez-moi! et moi donc! Jocrisse! Jocrisse... Joc!...
(Jocrisse paratt, il marche tranquillement, tenant un plateau.)

SCÈNE IV

DUVAL, JOCRISSE.

DUVAL.

Et ce déjeuner, voyons, est-ce pour aujourd'hui ?

JOCRISSE.

Voilà, monsieur, voilà votre déjeuner. (Il pose le plateau sur la table.)

DUVAL.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Une assiette et rien dessus ?

JOCRISSE.

Il y a un couteau et une fourchette.

DUVAL.

Et la côtelette ?... où est-elle, imbécile ?

JOCRISSE.

Monsieur, elle est brûlée.

DUVAL.

Voilà ce que c'est que d'écouter la musique. Qu'on me fasse une omelette !

JOCRISSE.

Monsieur, il n'y a pas un malheureux œuf au poulailler.

DUVAL.

Comment se fait-il qu'on n'en trouve plus depuis quelques jours ?

JOCRISSE.

C'est p' t' être que les poules n'en font plus.

DUVAL.

Oh ! que si... les poules en font toujours.

JOCRISSE.

Elles ne sont pas déjà si jeunes vos poules... elles ont la patte d'oie...

DUVAL.

Tu as soin de les dénicher pour toi de grand matin ; aujourd'hui je t'ai encore entendu rôder par là.

JOCRISSE.

Moi ?... Si j'y ai seulement pensé, je veux que monsieur meure à l'instant.

DUVAL.

On le prendrait sur le fait qu'il ne conviendrait de rien. Il a tous les vices : paresseux, maladroit, gourmand.

JOCRISSE.

Oh ! si on peut dire ! moi qui ne suis pas sur ma bouche du tout.

DUVAL.

Menteur et effronté !

JOCRISSE.

Encore ça... Je suis donc bien joli garçon !

DUVAL.

Allons, silence! forcé de déjeuner avec du pain sec, comme c'est agréable!

JOCRISSE.

Monsieur veut-il que je lui donne son vin d'âne?... Comment c' qu'on appelle ça?... du vin d'âne...

DUVAL.

D'Alicante.

JOCRISSE.

Ah oui! du vin d'Anicante.

DUVAL.

D'Ah... d'Ah!...

JOCRISSE.

Il y en a un restant de bouteille.

DUVAL.

Donne; je ferai la trempette. (Jocrisse apporte une bouteille qu'il a prise dans l'armoire.) Tu ne l'as pas remuée?

JOCRISSE.

Non, monsieur, pas encore. (Il secoue la bouteille).

DUVAL, la lui arrachant des mains.

Butor!... animal!... crélin!...

JOCRISSE, à lui-même en pleurnichant.

V'là comme sont les maîtres. J'ai jamais pu en contenter un seul. (Duval a versé le reste du vin dans son verre. Tout en parlant, Jocrisse tire son mouchoir et laisse tomber un œuf.)

DUVAL, se hâtant de le ramasser.

Ah! je t'y prends. Qu'est-ce que c'est que ça?

JOCRISSE.

Ça, c'est un œuf.

DUVAL.

Je vois bien que c'est un œuf.

JOCRISSE.

C'est un œuf que j'ai acheté pour faire un lait de poule à ma mère, qui est enrhumée, avec de la fleur d'orange.

DUVAL, cassant l'œuf.

Ah!... et tu as acheté un œuf dur?

JOCRISSE.

Monsieur, je m'en vais vous dire. C'est que j'ai été à la cave. J'aurai mis la chandelle trop près de ma poche et il aura cuit.

DUVAL.

Il aura cuit!

JOCRISSE.

Vous verrez que je ne serai pas cru! tenez, monsieur, si je mens d'une ligne, je veux que ça me serve d'arsenic dans le ventre. (Il prend le verre de vin que Duval vient de se verser et il l'avale avant que Duval ait pu l'en empêcher.)

DUVAL, lui arrachant le verre.

Eh! bien! eh! bien!... qu'est-ce que ce drôle-là fait donc?

JOCRISSE.

Mais dame... il ne faut pourtant pas se laisser accuser à tort, non plus.

DUVAL.

Maintenant, il faut que j'entame une bouteille ou que je me prive de boire. (Il jette son pain et sa serviette avec colère.) Je ne déjeunerai pas, là!

JOCRISSE.

C'est de votre faute. Si vous ne m'aviez pas *ostiné*.

DUVAL.

Ah! prenez donc garde d'ostiner M. Jocrisse!...

SCÈNE V

LES MÊMES, COLIN, entre en courant.

COLIN.

Monsieur, v'là z'une lettre qu'on vient d'apporter.

DUVAL, prenant la lettre.

Où ai-je mis mes lunettes? (Il cherche dans ses poches.)

COLIN.

Monsieur les aura laissées dans sa chambre.

DUVAL.

Je ne crois pas.

COLIN.

Je vas toujours voir. (Il sort. Duval va chercher sur la table.)

JOCRISSE, s'approchant du bureau et époussetant, fait tomber un papier à terre. Il le ramasse.

Quoi que je voyons-là qui traîne? Un billet de cinq cents francs!... S'il y a du bon sens... et la fenêtre qu'est ouverte! Un coup de vent, v'là le billet dans la rue ou dans le feu. Ces maîtres!... ça n'a pas plus d'idée!...

DUVAL, trouvant ses lunettes sur la table.

Il me laisse chercher pendant qu'elles lui crévaient les yeux!

JOCRISSE, à lui-même.

Bougonne, va, bougonne. (Il prend une feuille de papier à lettre, l'ouvre et y place le billet.) Le billet dans une feuille de papier à lettre, l'écrivoire par-dessus... si celui-là s'égare... ça ne s'ra pas d' ma faute.

DUVAL, qui a ouvert la lettre et qui, l'a parcourue.

Ah! elle est trop forte!

JOCRISSE.

Forte ou non, faudra ben qu' tu me rendes justice tôt ou tard.

DUVAL, lisant pendant que Jocrisse reprend son plumbeau et va épousseter au fond.

« Monsieur, le Ministre de la guerre m'a envoyé l'ordre de me rendre à Strasbourg, ce qui me met la mort dans l'âme. (S'interrompant.) — Ça m'est bien égal.

JOCRISSE.

Et à moi donc.

DUVAL, continuant.

« Un officier de ma compagnie consent à partir pour moi, mais à la condition que je lui prêterai cinq cents francs. Mon oncle, qui m'aime beaucoup, me les a refusés. Si vous étiez assez bon pour m'avancer cette somme, je vous la rendrais sur ma solde. — Oui, avec tout le vin que je lui ai déjà vendu et qu'il ne m'a pas payé. — En attendant votre réponse, j'ai l'honneur d'être... etc., etc... Le capitaine Marius Dupont. » — Je vais te répondre, attends un peu. (Il va se placer à la table, ôte l'encrier qui était sur le papier et se met à écrire sur la première feuille.)

JOCRISSE, époussetant et chantonnant.

Toto carabo
Ti ti carabi...

DUVAL, écrivant.

Tais-toi, tais-toi.

JOCRISSE, poursuivant.

Te tairas-tu, te tairas-tu...

DUVAL, se retournant.

Veux-tu te taire! (A lui-même.) Un bon refus en quatre mots. Cinq cents francs pour qu'il reste à Paris et fasse les doux yeux à ma fille!... Ah!... c'est trop fort. (Pliant la lettre et mettant un cachet.) Va, mon bonhomme, va à Strasbourg.

COLIN, revenant de la chambre.

Monsieur, j'ai pas trouvé vos lunettes, mais si vot' tabatière peut faire l'affaire...

DUVAL, prenant la tabatière et l'ouvrant.

Ces militaires ne doutent de rien.

JOCRISSE, s'approchant et prenant une prise qu'il porte à son nez.

Avec vot' permission, not' maître.

DUVAL.

Il n'est pas gêné! veux-tu bien remettre cette prise-là dans ma tabatière... et tout de suite!

JOCRISSE.

Ah! mon Dieu!... la v'là vot' prise! (Duval lui serre les doigts entre le couvercle et la boîte.)

JOCRISSE, criant.

Oh! la! la! la!

DUVAL.

Et maintenant va porter cette lettre à la poste.

JOCRISSE.

Oui not' maître. (Il prend la lettre des mains de Duval et va pour sortir.)

DUVAL.

Un moment! et l'adresse?... Tu ne vois pas qu'il n'y a pas d'adresse?

JOCRISSE.

Oh! si, not' maître, ça saute aux yeux.

DUVAL.

Et tu allais la mettre à la poste comme ça!

JOCRISSE.

Dame... je pensais qu' vous ne vouliez pas qu'on sache à qui que vous écrivez.

DUVAL, lui arrachant la lettre avec colère et mettant l'adresse.

Colin, va au quartier d'infanterie, au bout de la rue; tu demanderas le capitaine Marius, et tu lui remettras cette lettre de ta propre main. (Colin, qui tendait la main droite, la retire et présente la gauche.) Qu'est-ce que tu fais?

COLIN.

Monsieur me dit : de ma propre main. — C'est celle-là...

DUVAL, haussant les épaules.

Quelle famille ! (Colin sort.)

SCENE VI

DUVAL, JOCRISSE, NICOLLE.

NICOLLE, venant toute joyeuse de chez Sophie.

Ah! monsieur, c'est-y vrai ce que mamzelle vient de me dire, que vous songez enfin à lui trouver un mari?

DUVAL.

Elle est d'âge.

NICOLLE.

Ça va vous faire bien venir de tout le quartier; on disait que vous ne vouliez pas marier mamzelle par avaricerie.

DUVAL.

Comment par avaricerie!

NICOLLE.

Pour ne pas lui donner de dot.

JOCRISSE.

Et fallait voir comme on vous habillait! Bonne mesure!

DUVAL.

Ne faut-il pas conter ses affaires à tout le monde? Je ne voulais pas donner de dot à ma fille, parce qu'elle n'en a pas, parce qu'on me croit riche, et que je suis pauvre.

NICOLLE.

Oh! oh! vous voulez rire, not' maître.

JOCRISSE.

Vous pauvre!... On dit pourtant que vous avez fait une jolie fortune dans votre état de marchand de vin.

DUVAL.

C'est possible ; mais cette fortune, d'où venait-elle ? ah !

JOCRISSE, à sa mère.

Au fait, d'où qu'all' venait ? ah !

NICOLLE,

Dame... j' n'en savons rien.

DUVAL, à Nicolle.

Alors pourquoi parlez-vous ?

JOCRISSE.

Oui, pourquoi parlez-vous ?

NICOLLE, à Jocrisse.

Et toi aussi.

DUVAL, à Jocrisse.

Et toi aussi.

JOCRISSE, se tournant comme si Colin était auprès de lui.

Et toi... AUSS... (Il s'interrompt en voyant qu'il n'est pas là.)

DUVAL.

Eh bien ! je vais vous le dire, moi, d'où elle vient. Il y a de ça dix ans.

NICOLLE.

C'est pas d'hier.

DUVAL.

J'étais alors simple commissionnaire.

JOCRISSE.

Au coin de la rue de l'Arbre-Sèche.

NICOLLE.

Monsieur nous l'a dit souvent.

DUVAL.

Un soir, en retournant à la maison, j'ai trouvé un portefeuille avec dix mille francs.

NICOLLE.

Dix mille francs !

JOCRISSE.

De quoi t'être *mionnaire*.

DUVAL.

En deux bords j'étais chez le commissaire, ma déclaration était faite, le magot déposé, et, un quart d'heure après, je mangeais ma soupe tranquillement, comme un auvergnat content de lui.

NICOLLE.

V'là d' la probité !

JOCRISSE.

Ça n'aura profité à personne.

DUVAL.

Au contraire. Au bout d'un an, le portefeuille n'ayant pas été réclamé, le commissaire me fit venir et me dit : Mon garçon, voilà qui est à toi ! Jugez si ça venait à point !

ma pauvre Javotte était malade, la petite aussi, pas d'ouvrage et pas de pain à la maison.

NICOLLE.

C'était un coup de fortune.

DUVAL.

Je quittai la veste et la borne ; j'achetai un petit fonds de marchand de vins, je mis Javotte dans le comptoir, Sophie à l'école, et, huit ans après, je me retirais pour vivre de mon petit revenu.

JOCRISSE.

Et vous appelez ça-t'êt' pauvre, not' maitre ?

DUVAL.

Oui, mes enfants, car, avec toute mon aisance, il y a une pensée qui me ronge. Cet argent trouvé... après tout... c'est le bien d'autrui. C'est ça qui a fructifié... et, moi, j'aurais tout au plus le droit de garder ce que m'aurait rapporté mon ancien métier... et ça ne serait pas lourd. Voilà pourquoi je tardais toujours de marier ma fille. Il me semblait qu'en lui donnant une dot, j'allais abuser du dépôt qui m'était confié.

NICOLLE.

Eh ben ! à la bonne heure, ça se comprend.

JOCRISSE.

Des maitres comme vous, not' maitre, ça rend fier d'être domestique.

DUVAL.

Sophie est sage, bien élevée, voilà sa dot. Que je trouve un garçon honnête, travailleur et je crois que j'en ai un sous la main...

JOCRISSE, à part.

Il m'a regardé.

DUVAL.

S'il convient à ma fille, je la lui donne... quand il n'aurait rien de rien !

JOCRISSE, à part.

C'est une avance qu'il me fait.

DUVAL.

Moi, d'abord, je ne suis pas fier.

JOCRISSE.

Ni moi non plus ! Je ne gagne chez vous que deux cents francs. Eh ben ! not' maitre je m'contenterai de la moitié.

DUVAL.

Toi, mon garçon ?

JOCRISSE.

L'honneur d'êt' vot' gendre me suffira. Si ça vous convient... c'est une affaire qui pourra s'arranger... v'la comme je parle.

DUVAL, lui lançant un coup de pied.

Et v'là comme je répons ! A-t-on idée d'un animal pareil ?

JOCRISSE.

Si c'est là vot' manière de parler mariage.

NICOLLE.

Tu t'es attiré la chose, c'est bien fait.

DUVAL.

Mon chapeau, ma canne ! (A Nicette qui sort de chez Sophie.)
Toi, reste auprès de ma fille, et, en mon absence, ne la laisse parler à personne. Tu entends bien, à personne.

NICETTE.

Oui, monsieur, à personne.

DUVAL.

Vous, mère Nicolle, restez dans votre loge, et ne laissez entrer qui que ce soit.

NICOLLE.

Quand ça s'rait l' bon Dieu !

DUVAL, à Jocrisse avec douceur.

Toi, je te charge de nettoyer, d'épousseter tout dans la maison. Et tâche de ne pas faire encore quelque maladresse.

JOCRISSE.

Monsieur peut être tranquille ; je ferai comme à l'ordinaire.

DUVAL, furieux.

C'est justement ce que je ne veux pas que tu fasses, maladroït. Enfin, vous avez reçu mes ordres. Le premier qui s'en écarte d'un iota, je lui promets une correction dont il se souviendra.

TOUS LES TROIS.

V'là qu'est bon, not' maître.

DUVAL.

Eh bien ! si c'est bon, tenez-vous pour avertis. La sentence est pour tout le monde. Chassés sans rappel. (Il remonte et se heurte avec Colin qui revient en courant.)

DUVAL.

Ils ont juré de me tuer aujourd'hui.

COLIN.

Monsieur, j'ai remis la lettre.

DUVAL, gagnant la porte.

Tu ne peux pas regarder devant toi ?

COLIN, le suivant.

Au monsieur lui-même, un beau militaire qui était en train de faire l'appel.

DUVAL, se retournant.

Sans rappel ! (Il sort.)

SCÈNE VII

JOCRISSE, NICOLLE, NICETTE, COLIN.

JOCRISSE.

C'te fois-ci, not' compte est bon.

NICOLLE.

Si on nous renvoie, ça s'ra ben ta faute.

COLIN.

Tu l'y fais toujours des sottises.

JOCRISSE.

Oh ! sûrement... j'ai bon dos.

NICETTE.

On n' te charge pas pus qu'un autre ; c'est qu' t'es pus ahuri.

JOCRISSE.

Encore une autre langue ? T'es ben rassise, toi, pas vrai ?

NICOLLE.

Dans le fond c'est un bon maître... colère, mais pas méchant.

JOCRISSE.

Et pis d'ailleurs, pourvu que nous soyons contents d' nous, tant pire s'il ne l'est pas.

TOUS.

Eh ! qui !...

JOCRISSE.

CHANSON.

PREMIER COUPLET.

Les Jocriss' sont de bons enfants
 Qui n' font point de la peine aux gens.
 On dit qu'ils sont un peu bêtes ;
 Ça vaut mieux que d'êt' malhonnêtes.

Les bons enfants

Sont la joi' de tous les temps.

LES QUATRE JOCRISSE, ensemble.

Les bons enfants

Sont la joie de tous les temps.

Vive, vive la bêtise !

Les Jocrisse sont toujours là ;

Et jamais, quoi qu'on en dise,

La famille ne finira.

La, la,

Landeriette, landerira.

(Ils dansent.)

DEUXIÈME COUPLET.

JOCRISSE.

Les Jocriss' sont de bons valets.
 N'y a qu' les mait' qui les trou' mauvais.
 On dit qu'ils cass' tout sur terre ;
 Ça vaut mieux que d' ne rien faire.

Les fainéants

Sont la plai' de tous les temps.

LES QUATRE JOCRISSE.

Les fainéants, etc., etc., etc.
(Ils dansent.)

TROISIÈME COUPLET.

JOCRISSE.

Un Joerisse du temps passé
 Conduisait les poules... *danser.*
 Et puis, ajoute l'histoire,
 Il les ramenait sans boire.
 C'était l' bon temps,
 C'était l' temps des braves gens.

LES QUATRE JOCRISSE

C'était le bon temps,
 Etc., etc., etc.
 (Ils dansent en rond.)

NICOLLE.

Je cours à ma loge. (Elle sort par le fond.)

NICETTE.

Moi, j' vas trouver mamzelle. (Elle entre à droite.)

JOCRISSE, retenant Colin.

Ecoute, Colin ; faut pas se laisser mourir *d'anition*, passe
 par le jardin, descends à la cuisine et fais-moi chauffer un
 bouillon froid... sans avoir l'air.

COLIN.

Quoi que tu me donneras ?

JOCRISSE, montrant l'armoire.

Des macarons qui sont là-dedans.

COLIN.

Donne-m'en.

JOCRISSE.

Donne-m'en ! donne-moi z'en ! comme il parle mal fran-
 çais ! Et puis quand le bouillon sera chaud tu me feras cuire
 des pommes cuites, et nous les croquerons ensemble.

COLIN.

Ah ! oui... c'est une bonne farce. (Il sort en dansant.)

SCÈNE VIII

JOCRISSE, seul.

Maintenant, dépêchons ; car il est brutal not' maître,
 quand i s'y met ; et c'est pas l' tout de m' chasser ; mais c'est
 qu'il pourrait bien me donner une bonne danse supara-
 vant. Voyons un peu et par où que je vas commencer. Faut
 balayer la chambre d'abord. (Il va prendre un balai dans un coin et
 se met à balayer. On entend un air de serinette comme si le serin chantait
 lui-même, et Jocrisse écoute avec plaisir en se reposant sur son balai.)
 Quien ! v'là le serin qui chante ! Qu'est-ce qui dirait qu'une

petite volaille chiffe comme ça ! c'est pourtant moi qui l'y a apppris ; car je chiffe tous les soirs... et pis qui parle encore quasiment aussi ben que moi. Voyons, faut que je le nettoie et que je l'y donne à manger. (Il va à la cage et l'ouvre en lui parlant.) Baisez mon petit cœur, baisez mon petit fils... As-tu déjeuné, mignon?... Oui... oui... oui... et de quoi?... Du bisquit avec du suque. (Il retire la planche de dessous la cage et la nettoie auprès de la cheminée ; pendant ce temps l'oiseau s'envole et va sur l'armoire. Jocrisse voyant partir le serin.) Ah ! jarni !... v'là le petit fils envolé ! est-ce que j'i aurais laissé la porte ouverte donc ? quien !... quien !... quien !... petit... petit mignon !... il faut pourtant l'rattraper. (Il décroche la cage, prend une chaise qu'il pose contre l'armoire, et monte sur la chaise ; mais il trébuche, renverse la chaise, et faisant tomber la cage par-dessus sa tête, s'étale lui-même par terre. L'oiseau effrayé s'envole et disparaît par la fenêtre du côté cour.) Ah ! miséricorde !... v'là le serin par la fenêtre ! ah ! j'allons avoir un beau sabbat ici tantôt ! (Il court à la fenêtre.) Bon ! le v'là qui passe dans le jardin... (Se penchant à la fenêtre et parlant au dehors.) Ma mère ! fermez la grille... v'là le serin qui s'est envolé !... Faut tâcher de l'ravoir... ah ! saprédié ! v'là le chat qui court après l'oiseau ! et v'là le chien qui court après le chat : Au chat ! au chat ! (On entend aboyer. Jocrisse sort précipitamment par la porte qui conduit au jardin. En même temps la porte du fond s'ouvre, et Marius entre vivement, pour-suivi par Nicolle.)

SCÈNE IX

MARIUS, NICOLLE, puis NICETTE.

NICOLLE.

Monsieur... monsieur... arrêtez-vous donc?... j' vous répète qu'on n' peut pas entrer.

MARIUS, se posant au milieu du théâtre.

Vous voyez bien que si.

NICOLLE.

Not' maître est sorti pour l'instant.

MARIUS, brusquement.

Il va rentrer.

NICOLLE.

C'est possible... mais...

MARIUS, plus fort.

Il m'a dit de venir l'attendre.

NICOLLE, tout à fait radoucie.

Ah ! s'il vous l'a dit.

MARIUS, criant.

C'est lui qui m'envoie.

NICOLLE.

V'là qu'est ben différent.

MARIUS, furieux.

Je me tuais de vous le dire.

NICOLLE.

Dam... vous comprenez... vous qu'êtes militaire... on a une consigne.

MARIUS.

C'est bon... c'est bon !... Les consignes, ça me connaît.

NICOLLE.

C'est pas moi qu'on prendrait en défaut, et, à moins d'un ordre de not' maitre, à la porte ! vous comme les autres.

MARIUS.

Donnez-moi une chaise.

NICOLLE, empressée.

Voilà, monsieur.

MARIUS.

Maintenant, trouvez-moi un livre, un journal, la première chose venue... J'attendrai le retour de M. Duval en lisant.

NICOLLE, prenant un journal sur la cheminée.

L' *Moniteur* de ce matin... v'là, de quoi vous dissiper.

MARIUS.

Allons, c'est bien, sortez !

NICOLLE.

Monsieur n'a pas besoin d'autre chose ?

MARIUS.

Non !

NICOLLE.

Alors je retourne bien vite à ma loge veiller à c' qui n'entre personne autre.

MARIUS.

Demi-tour à droite, pas accéléré, marche ! (Nicolle sort.)

SCÈNE X

MARIUS, seul.

Enfin ! me voilà dans la place, quand il y a une heure à peine je me croyais déjà en route pour Strasbourg... Et c'est grâce à l'argent du père que j'ai pu rester !... Son argent qu'il m'envoie avec un refus brutal ! c'est à n'y rien comprendre ! mais n'importe ! l'ennemi peut revenir, hâtons-nous d'assurer ma victoire.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Protège-moi, Dieu des amours !
Viens seconder mon entreprise,
Et fais luire à mon âme éprise
L'aurore de ses plus beaux jours.

Défiant les destins rebelles,
Je suis sûr de vaincre avec toi !
Viens à mes pas donner tes ailes,
Dieu des amours, protège-moi !

Il va regarder à une porte, puis à une autre, et il s'arrête enfin à celle de droite.

Voilà sa porte ! eh ! quoi ! la peur me gagne,
Et je recule au moment du combat !
Fî donc !... j'interromprais brusquement la campagne
Comme un conscrit, comme un mauvais soldat...
Avançons, morbleu !... plus de crainte vaine,
Je suis amoureux... je suis capitaine !

DEUXIÈME COUPLET.

Inspire-moi, vainqueur des dieux !...
Et, pour captiver mon idole,
Que la flamme de ta parole
Anime ma voix et mes yeux !
Pour gagner les faveurs nouvelles
Qui seront le prix de ma foi,
Au dieu d'hymen donne tes ailes,
Amour, amour, inspire-moi !

(Marius va frapper à la porte de Sophie.)

SCÈNE XI

MARIUS, NICETTE.

NICETTE, du dehors.

Qui donc qui frappe ?

MARIUS.

Ah ! diable ! ce n'est pas sa voix. (Il frappe de nouveau. La porte s'ouvre, Nicette paraît.)

NICETTE.

Ah !... De quoi que vous voulez, monsieur ?

MARIUS.

Ma belle enfant, c'est M. Duval qui m'a chargé de venir dire quelque chose de sa part à mademoiselle sa fille. N'est-ce pas là sa chambre ?

NICETTE.

Oui, monsieur, au bout du *colidor* ; mais personne n'y entrera, c'est le père qui l'a défendu.

MARIUS.

Mais puisque je viens de sa part !

NICETTE.

Il n'y a pas de part qui tienne, on m'a défendu d'laisser entrer là n'dans, et personne n'y entrera, na ! (Elle ferme la porte et se met devant.)

MARIUS, à part.

Est-elle entêtée !... il faut voir à me retourner. (Haut.) Eh bien ! mon enfant, je ferai un bel éloge de vous à M. Duval ;

car je me rappelle fort bien qu'il m'a dit d'attendre au salon et que sa demoiselle y viendrait pour me recevoir.

NICETTE, quittant le seuil de la porte et s'approchant de Marius.

Ah ! si c'est au salon, je le veux bien, on ne me l'a pas défendu.

MARIUS.

Allez donc la prévenir que je désire avoir l'honneur de causer un instant avec elle, de la part de son père.

NICETTE, le repoussant.

Causer !... ah ! mais non ! c'est encore défendu.

MARIUS, à part.

Ah ! la peste soit des défenses !

NICETTE.

Monsieur ne veut pas que mamzelle parle à personne.

MARIUS, la parodiant.

Vraiment ?... à personne ? (Reprenant le ton naturel.) Eh !... bien... mais... rien de mieux. C'est moi qui lui parlerai ; mais elle n'ouvrira pas la bouche.

NICETTE.

Ah ! comme ça, à la bonne heure ! J'ai si peur d'être grondée que je fais juste ce qu'on me commande, ni plus, ni moins.

MARIUS.

Vous êtes une fille précieuse.

NICETTE, ouvrant la porte et élevant la voix.

Mamzelle, v'là un monsieur qui vient pour vous parler de la part de vot' papa avec un sabre. (A Marius.) La v'là qui vient.

SCÈNE XII

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE, entrant et apercevant Marius.

Ah !

TRIO.

MARIUS, sautant.

Mademoiselle

Je suis votre humble serviteur

(A part.)

Dieu qu'elle est belle !...

Quels yeux ! quel sourire enchanteur !

SOPHIE, à part.

Ah ! quel trouble agite mon cœur !

NICETTE.

Il est très-bien ce beau monsieur !

SOPHIE.

Mais...

JOCRISSE.

NICETTE.

Votre père a fait défense
Qu'à personne vous parliez.

SOPHIE.

Mais...

MARIUS.

Mais il tolère, je pense.
Que sans parler vous écoutiez.

NICETTE.

Il permet que vous écoutiez.

(Marius présente une chaise à Sophie.)

ENSEMBLE.

MARIUS.

Ah ! quelle ivresse
Enchanteresse !...
Par mon adresse,
Je suis ici !
Heureuse feinte !
D'amour, de crainte...
J'ai l'âme atteinte,
Le cœur transi !

SOPHIE, à part.

Ah ! quelle ivresse
Enchanteresse !...
Par quelle adresse
Est-il ici ?
Heureuse feinte !
D'amour, de crainte,
J'ai l'âme atteinte,
Le cœur transi !

(Tout le dialogue qui coupe le trio est accompagné par une musique de scène.)

MARIUS, profitant d'un instant où Nicette tourne la tête, et à voix basse à Sophie.

Je voudrais vous parler un instant, sans témoin.

SOPHIE, vivement.

Ah ! ma bonne, j'ai oublié mon mouchoir dans ma chambre.

NICETTE.

Je vas vous le chercher, mamzelle. (Elle pose son ouvrage sur une chaise et rentre dans l'autre chambre.)

MARIUS.

Ah ! ma Sophie, pardonnez-moi d'avoir pris un prétexte
pour arriver jusqu'à vous. Je suis le plus malheureux des
hommes. Je viens d'apprendre que votre père voulait vous
marier à un petit pekin qu'il doit vous présenter ce soir,
le neveu d'un marchand de cannelle qui demeure en face.

SOPHIE.

Ah ! mon Dieu ! que devenir ?... que faire ?

MARIUS.

Refuser bravement.

SOPHIE.

Je n'oserai jamais.

MARIUS.

Ah !... alors je couperai en quatre le petit épicier, son
oncle et toute la boutique !... Et, puis après, je me ferai
sauter la cervelle...

SOPHIE, se levant avec émotion.

Ah!

NICETTE, qui vient de rentrer.

Qu'avez-vous mademoiselle?

SOPHIE, embarrassée.

Rien... rien !...

NICETTE.

Si fait, je le vois bien.

SOPHIE, hésitant.

C'est que... c'est que...

(Apercevant tout à coup la cage de l'oiseau qui est restée à terre.)

La cage de l'oiseau

A terra et tout ouverte!

NICETTE.

Ah! grand Dieu! quelle perte!

SOPHIE.

C'est quelque tour nouveau

De ton frère Jocrisse!

NICETTE.

Fi! fi! petit fi, fi!

Y' n'est p't'êt' pas sorti d'ici.

(Ramassant la cage.)

Ah! si l' bon Dieu voulait que je le rattrappisse.

Fi! fi! petit fi, fi!...

(Elle sort par le fond en appelant l'oiseau.)

SOPHIE (parlé.)

Ah! monsieur!... qu'avez vous dit? mourir! vous tuer sous mes yeux! J'en suis toute tremblante.

MARIUS.

Il dépend de vous que je vive et que je sois le plus heureux des hommes. Mon oncle connaît mon amour pour vous, il l'approuve et n'aurait qu'un mot à dire, du moins à ce qu'il prétend, pour forcer le consentement de votre père.

SOPHIE.

Eh! bien! qu'il le dise.

(Marius sort.)

MARIUS.

Mais, avant tout, il veut être assuré que cette union fera votre bonheur. Il veut vous voir, vous parler et, peut-être serait-il venu lui-même, si la goutte lui permettait de marcher. Chère Sophie, consentez donc à me suivre.

(Sophie sort.)

SOPHIE.

Ah! que me demandez-vous?

MARIUS.

Son jardin touche au vôtre, une petite porte les sépare et, tenez, de sa fenêtre, il nous voit, il vous sourit, il vous appelle. (Chantant.)

OCRISSE.

O ma Sophie,
Ma douce amie,
Disposez de mon sort, de ma vie!
Si vous me refusez j'expire à vos genoux!

SOPHIE.

Vivez ! vivez ! jamais je n'aimerai que vous.

ENSEMBLE.

C'est l'amour qui m'entraîne !
Qu'à jamais il enchaîne
Et nos mains et nos cœurs.
Que le ciel nous défende
Et sur nous qu'il répande
Ses plus douces faveurs !

MARIUS, cherchant à l'entraîner.

Venez.

SOPHIE.

Je n'ose.

MARIUS.

Partons.

(Il l'entraîne par la porte qui conduit au jardin. Aussitôt Nicette rentre par celle du fond.)

SCÈNE XIII

NICETTE, JOCRISSE.

NICETTE, amenant Jocrisse par la main.

Mais viens donc, que j'te dis. Au lieu de pleurnicher, faut tout avouer à mamzelle. Eh ! ben ! ous'qu'elle a donc passé mamzelle ? hé ! mamzelle ! mamzelle ! (Elle court dans la chambre de Sophie.)

JOCRISSE, pleurant.

Ah ! jarni ! j'entame là une belle journée... hé ! hé !... outre le serin que j'ai pas pu rattraper, j'ai estropié le maudit chat... ha ! ha !... que c'est un anjola superbe, que mon maître aimait à la folie... hi ! hi !... Et pis le chien de chasse qui m'a entendu crier après le chat, s'est mis à détaier à ses trousses, et pis au diable qui a pu ravoier ni l'un ni l'autre. Je ne risque rien de m'bien tenir quand monsieur va rentrer.

NICETTE, dans la coulisse.

Hé ! mamzelle... mamzelle !... (Reentrant, à Jocrisse.) J'avons cherché partout, dans sa chambre, dans le salon, elle n'y est pas, ni lui non plus. Mamzelle... maman !... mamzelle !... ah ! mon Dieu... mon Dieu !... (Elle sort en courant par le fond.)

JOCRISSE.

Bon ! v'là ma sœur qu'aura fait aussi des siennes. Not' compte est réglé ; chassés tous les deux sans rémission. (Il se laisse tomber sur la chaise qui est placée près du bureau, et donne un coup de poing sur le bureau qui tombe sur lui en l'entraînant lui-même dans la même chute avec les porcelaines qui se brisent. Tout abasourdi, Jocrisse se relève. Ah ! miséricorde ! v'là la porcelaine qu'est décollée ! En se reculant, il rencontre la table et la renverse avec tout ce qu'il y avait dessus. Il se retourne avec épouvante et se heurte contre deux chaises qu'il fait chavirer en tombant de nouveau par terre. Il se relève, les cheveux hérissés et reste un moment immobile au milieu des débris. Vlà mon dernier moment arrivé ! Ah ! misérable ! si y avait une rivière en bas de la maison, j'irais me néyer pour être plus tôt quitte. Ous'que j' vas m' fourrer pour échapper à la colère de not' maître. (Il rencontre brusquement la chaise qui supporte le panier à bouteilles et il se trouve presque à cheval dessus. Il le retient à grand-peine.) J'allais encore faire d' la belle ouvrage ! c'est sans doute du vin pour la fête de tantôt. Si j'étions gourmand comme dit monsieur, ça s'rait ben là l'occasion d' m'étourdir un peu. Aussi ben i' n' pourrait pas m'en arriver pire à présent. Queu vin que c'est encore ?... voyons voir ! v'là l'étiquette qu'est dessus. (Il prend une bouteille et cherche à lire en épelant) P, o, po ;... i, s, o, n... Pinson... non... ponson... non... poisson... tiens ! est-ce qu'il y aurait des petits poissons là dedans... non... (Relisant.) P, o, i... poi... ; poison !... Ah ! miséricorde !... queu qui veut donc faire de ça ? (Il remet la bouteille avec effroi dans le panier.) Mais j'y pense... que j' suis donc nigaud ! dans mon désespoir, moi qui voulais me néyer... Si j'attends not' maître, i' m' fera peut-être encore pus souffrir... au lieu qu'avec c'te bouteille, je pourrais faire une fin plus aisée. C'est une sière occasion tout d' même. (Il reprend la bouteille.)

COLIN ET NICETTE dans la comisse du fond.

Jocrisse !

NICOLLE, dans celle de droite.

Jocrisse ! (Jocrisse cache la bouteille dans sa veste.)

SCÈNE XIV

JOCRISSE, NICOLLE, COLIN, NICETTE.

NICETTE.

Ferme vite les portes et les fenêtres. Mamzelle s'est ensauvée avec un militaire !

NICOLLE.

Nous v'là dans de beaux draps ! à présent que v'là sa fille perdue aussi, i va nous faire pendre.

JOCRISSE.

NICOLLE, de même.

Et moi qui lui ai ouvert la porte... le brigand... le scélérat!

JOCRISSE.

Vous avez ben travaillé.

NICOLLE.

V'là le dernier jour pour toute la famille.

COLIN, criant et pleurant.

Ah ! ah ! j' veux pas qu'on nous fasse du mal, d'abord.

NICETTE.

Quoi que nous allons devenir ?

NICOLLE.

Il y a pus de pardon à attendre pour nous.

COLIN.

J' veux m'en aller !

JOCRISSE, les arrêtant du geste.

Chut ! (Tirant la bouteille de dessous sa veste et la leur montrant.)
Not' plus court, c'est d' passer tretous par c'te porte-là.

LES TROIS AUTRES JOCRISSE.

Une bouteille !

JOCRISSE.

Et une fameuse... et du bon coin ! Not' maître ne va pas tarder... et, pour braver sa colère, vous n'avez qu'à trinquer avec moi... Allez chercher des verres. (Colin court en chercher sur la cheminée et en donne à sa mère et à sa sœur.)

QUATUOR.

TOUS.

Trinquer!...

JOCRISSE.

Trinquer !

PREMIER COUPLET.

Quand tout nous contrarie,
Quand tout nous fait bisquer,
Que faire en cette vie ?...

(versant.)

Trinquer !

Si queuqu' jour ce bas monde
Venait à s' détraquer,
Il faudrait à la ronde

Trinquer !

(Heurtant la bouteille contre les verres de sa mère et de sa sœur.)

Eh ! tic, eh ! toc.

Tout chagrin s'efface,

Toute crainte passe,

Passe, passe,

A ce joyeux choc !

Tic, toc !

TOUS.

Eh! tic, eh! toc!
etc., etc., etc.

(Ils boivent, Jocrisse boit à même la bouteille).

COLIN, se frottant gaiement l'estomac.
Mais, ce n'est pas de la piquette.JOCRISSE, douloureusement,
Cachons leur-y ben l'étiquette.

TOUS,

Encore un coup!

JOCRISSE.

Versons! versons!

(Il leur verse encore, fait un pas vers la rampe et à part).

Et puisqu'il faut mourir... mourissons!

DEUXIÈME COUplet.

Lorsque l'heure dernière
Vient nous interloquer,
Pour la braver, que faire?

Trinquer.

Et quand le pied d'un maître
Queuqu' part vient s'appliquer,
Que faut-il pour s'en r'mettre!

Trinquer!

(Heurtant la bouteille contre les verres).

Eh! tic, eh! toc!
Tout chagrin s'efface,
Toute crainte passe
Passe, passe,
A ce joyeux choc.
Tic, toc!

TOUS, buvant.

Eh! tic, eh! toc!
etc., etc., etc.

JOCRISSE.

Buvons encore.

TOUS.

Buvons encore
Narguons le sort,
Tout chagrin s'efface,
Toute peine passe
A ce joyeux choc.
Tic, toc!

(Ils sortent par la porte du jardin. On entend la voix de Duval.)

SCÈNE XV

DUVAL, seul. Il commence à parler avant d'ouvrir la porte.

J'espère que Jocrisse aura bien suivi mes instructions... et que... (Il entre.) tout est en ordre dans la maison... Ah ! morbleu ! qu'est-ce que je vois là ! Est-ce qu'il y aurait eu un tremblement de terre ? Les meubles renversés. (Il relève le bureau.) Ma porcelaine de Chine en morceaux, et la cage ouverte... et le serin parti !... ah ! que je me repens de n'avoir pas chassé tantôt ce Jocrisse et toute sa séquelle ! si l'on ne dirait pas qu'un régiment de cosaques a passé chez moi pendant mon absence. Ah ! mais, j'y songe !... Et le panier de vin !... où est le panier de vin ? disparu !... mais qu'est-ce que tout ça veut dire ? (Appelant.) Jocrisse !... holà !... tout le monde ! Les misérables... ce sont eux qui auront fait tout ce ravage... et ils se seront sauvés après. (Criant.) Jocrisse !... (On entend la voix de Jocrisse qui arrive.)

SCÈNE XVI

DUVAL, JOCRISSE, à moitié gris.

JOCRISSE, sans le reconnaître.

Eh ! ben, qu'est-ce donc qui fait ce tapage-là, ici ?

DUVAL.

Ah ! le coquin !... dans quel état le voilà !

JOCRISSE.

Parlez donc, voyons ; queu que vous demandez ? (Venant en trébuchant lui parler sous le nez.) Etes-vous un parent aussi ?

DUVAL, le saisissant par le collet.

Comment ! gueux, tu ne me reconnais pas ?

JOCRISSE.

Ah ! ventregué, si fait !... à la voix je vois que vous êtes M. Duval, mais pas avec les yeux... j'y vois pus guère.

DUVAL, le lâchant.

Je le crois bien, le scélérat, le voilà mort ivre !...

JOCRISSE.

Ah ! oui... mort bientôt. Je crois que ça ne tardera guère, car je ne nous sommes pas épargnés.

DUVAL.

Mais qu'est-ce qui a pu te conseiller une sottise si hardie ?

JOCRISSE.

Personne ! c'est moi-même qu'a pris mon parti..

DUVAL.

Mes meubles brisés, mon oiseau envolé !...

JOCRISSE.

Sans compter le chien qu'est perdu !

DUVAL.

Encore !

JOCRISSE.

Et le chat, que j'y ai jeté un coup de bâton dans les pattes et que j'y ai cassé une jambe sans le vouloir.

DUVAL, agitant sa canne.

Ah ! l'enragé ! tu mériterais que je t'en cassasse deux, à toi !

JOCRISSE.

Hé ! m'sieur, ayez un peu de patience, j'peux pas aller loin... Tenez, v'la déjà les loques de la mort qui me prennent. (Il s'avance vers Duval.)

DUVAL, le repoussant.

Ote-toi de devant moi, malheureux !...

JOCRISSE.

Quand j'ai vu que j'avais manqué à un si bon maître, j'ai dit : faut s'punir soi-même... Justement, y avait là du poison... et... une... deux... j'en ai bu et rebu.

DUVAL.

Ah ! maladroît que je suis ! c'est ma précaution qui m'a trahi. Où est la mère, et ta sœur ?

JOCRISSE.

Ma mère et ma sœur... sont détruites, elles en ont bu aussi.

DUVAL.

Le diable soit de la maudite famille ! toute la pièce n'y aurait pas suffi. Il ne manquerait plus que ma fille en ait bu aussi.

JOCRISSE.

Comme vous dites... c'est là le restant de la pièce ; (riant.) mais c'est le jeune homme qui l'a emmenée, c'te pièce-là.

DUVAL.

Comment ! ma pièce est partie aussi !

JOCRISSE.

Avec un militaire...

DUVAL.

Le capitaine Marius, je parie. Mais il me la rendra... je l'y forcerai... et tes gages me répondront du déchet.

JOCRISSE, choqué.

Du déchet !... celui-là est trop fort.

DUVAL.

Une pièce de bordeaux comme il n'y en a pas !

JOCRISSE.

Mais qui qui vous parle d' vot pièce de bordeaux ?... elle

est dans vot' cave... vot' pièce!... c'est mamzelle vot' fille qu'a filé!

DUVAL.

Ma fille... ma Sophie!...

JOCRISSE.

Avec le militaire.

DUVAL.

Ah! voilà le coup de grâce!... il ne manquerait plus que ma maison fût tombée!

JOCRISSE.

Et encore vous diriez que c'est moi qui l'a poussée.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, NICOLLE, NICETTE, COLIN.

NICOLE, revenant du jardin.

Not' maitre, not' maitre, mamzelle est retrouvée.

NICETTE, de même.

Elle était chez le vieux voisin qui a la goutte.

COLIN.

Et les v'là qui s'en reviennent ensemble par le jardin.

DUVAL.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, SOPHIE, MARIUS et M. BERNARD.

SOPHIE, accourant vers Duval.

Ah! mon petit père.

DUVAL.

Il n'y a pas de petit père, mademoiselle! nous avons un compte à régler.

MARIUS.

Ah! monsieur Duval!

DUVAL.

Et vous aussi, beau militaire!

M. BERNARD, boitant et s'appuyant sur sa canne.

Sans parler de celui que nous avons à débattre ensemble, mon voisin.

DUVAL.

De quel droit, monsieur, attirez-vous ma fille dans votre domicile?

M. BERNARD.

Et de quel droit gardez-vous dans le vôtre un chien qui est à moi?

DUVAL.

A vous !

M. BERNARD.

Oui, monsieur ! je l'ai bien reconnu lorsqu'il est entré tantôt dans mon jardin, en poursuivant un chat qui poursuivait un serin que poursuivait votre domestique.

DUVAL.

Monsieur, il y a dix ans que j'ai trouvé Toto, rue de l'Arbre-Sec, assis près d'une borne...

M. BERNARD.

Et près d'un portefeuille, n'est-ce pas ? (Mouvement général.)

DUVAL.

Un portefeuille... en effet.

M. BERNARD.

Pauvre bête !... Plus malin que son maître, il avait retrouvé, il gardait son trésor ; car ce portefeuille était à moi !

DUVAL.

Il serait possible !

M. BERNARD.

Oui, monsieur. Je l'avais laissé tomber dans une bagarre, en allant prendre la diligence pour faire un long voyage. Je le croyais perdu pour toujours... et sans mon chien que j'ai reconnu...

JOCRISSE.

Sans le chat qui s'est sauvé et sans le serin qui s'est envolé...

[M. BERNARD, poursuivant.

Je ne viendrais pas aujourd'hui réclamer ce qui m'appartient.

DUVAL.

C'est bien, monsieur, il suffit.

JOCRISSE, d'un air de triomphe.

[C'est moi qui ai bien travaillé.

DUVAL, à Bernard.

C'est bien, monsieur, et maintenant je sais ce qu'il me reste à faire. (Musique à l'orchestre. Duval s'approche de son bureau, ouvre un des tiroirs et en tire un portefeuille et des papiers ; puis s'avançant vers M. Bernard.) Voici le portefeuille avec la somme entière.

JOCRISSE.

Tiens !... tiens !... il rend l'argent !

DUVAL.

Et, pour les intérêts, la maison, le mobilier dont voici l'inventaire, tout est à vous, Je redeviens simple commission-

naire comme jadis... J'emporte tout ce qui me reste... ma fille... et, je l'espère, le nom d'un honnête homme. (Prenant le main de sa fille et faisant un mouvement pour se retirer.) Et maintenant, Messieurs!...

M. BERNARD.

Un instant, je vous prie. Ce que vous me rendez, je le donne à Sophie. (Et il remet le portefeuille à la jeune fille.) Ils s'aiment... marions-les. En faisant leur bonheur, nous nous rendrons heureux!

MARIUS.

Ah! mon oncle!

SOPHIE.

Ah! mon père!...

JOCRISSE.

Ils sont heureux... Moi je touche à ma fin.

TOUS.

A sa fin!... que dit-ill!

DUVAL, s'approchant et lui prenant l'oreille.

Ah! ce serait justice; mais il est un Dieu pour les Jocrisse, et ton poison, nigaud, ce n'était que du vin!...

JOCRISSE.

Du vin!... mais alors
Je n' somm' donc pas mort!

(Au public.)

Les Jocriss' sont ressuscités.
I' n' se sont jamais mieux portés,
Ils ont fait rire vos pères,
Ne leur soyez pas trop sévères,
Et, dans cent ans,
Ils front rir' vos petits enfants.

TOUS.

Et, dans cent ans,
Ils front rir' vos petits enfants.

FIN

8 NO 65